

# Voix et chapitres

## Le violoncelle d'Estelle Revaz, résolument helvète

Le nouvel album de la musicienne célèbre deux figures suisses: Frank Martin et Xavier Dayer.

### Rocco Zacheo

On la cueille par téléphone alors que, sur le quai de la gare de Genève, elle attend un train retardataire. Estelle Revaz file vers des répétitions qu'elle garde fidèlement à son agenda tandis que son horizon musical demeure en grande partie figé par la pandémie et par les restrictions sanitaires qui en découlent. La situation de blocage et d'impuissance dans laquelle sont plongés, comme la musicienne, des milliers d'artistes en Suisse, aura eu ceci de surprenant qu'elle a révélé chez la violoncelliste valaisanne établie depuis longtemps à Genève une fibre militante qu'on ne lui soupçonnait pas nécessairement. Aujourd'hui, son nom est immédiatement associé aux interpellations vibrantes adressées aux autorités fédérales, qui alertent de l'état d'extrême besoin dans lequel sont tombés des collègues placés sous le statut d'indépendants, et oubliés en cela des aides indispensables.

### Un lyrisme poignant

En se tournant vers d'autres contextes, moins magmatiques, on croise encore son nom sur la pochette d'un album qui a lui aussi les traits d'un engagement, voire d'un acte de militance artistique. Estelle Revaz vient de publier «Journey to Geneva». On y trouve, dans les cinq pistes qui le constituent, une figure, Frank Martin (1890-1974), qui mériterait sans doute une autre attention que celle très discrète que lui réservent aujourd'hui les salles de concert et l'agonisante industrie discographique. C'est que, à près de cinquante ans de sa disparition, le compositeur suisse est tombé dans un oubli inquiétant, alors que de son vivant, musiciens et orchestres du monde entiers s'arrachaient

ses œuvres et lui passaient des commandes abondantes. «C'est incompréhensible que sa musique soit si peu jouée de nos jours, lâche sur un ton enflammé Estelle Revaz. Sachant que je partage avec l'Orchestre de chambre de Genève la même aspiration à valoriser le répertoire helvétique et que, par le passé, je me suis dédiée à des compositeurs suisses comme Ernest Bloch, je me suis dit qu'il fallait s'activer pour faire redécouvrir l'univers de Frank Martin.»

En suivant ce «Journey», l'auditeur pourra alors se rapprocher du musicien qui a partagé sa vie entre Genève et Naarden, aux Pays-Bas. Deux pièces s'offrent aux pavillons: le «Concerto pour violoncelle et orchestre» et la «Ballade pour violoncelle et orchestre de chambre». Dans chacun d'eux, on mesure tout le talent de l'interprète, le lyrisme poignant, le ton méditatif qui s'affichent dès les premières mesures du «Concerto», mais aussi la vitalité brute, boisée et vigoureuse qui irradie les passages plus soutenus. La familiarité d'Estelle Revaz avec ce répertoire saute aux oreilles; on entend à chaque recoin une proximité qui confère à ses interprétations une belle assise. «De la première pièce, j'aime tout particulièrement l'instrumentation orchestrale atypique, où on trouve aussi un piano et un saxophone. Et je retiens aussi le final incandescent, son ton combatif qui reflète mon état d'âme actuel.»

La fin du périple, tout aussi abouti, est consacrée à un autre compositeur suisse, de notre temps quant à lui: Xavier Dayer, né en 1972. En lui passant la commande de «Lignes d'Est», la musicienne prolonge une collaboration remontant à quelques années déjà. «Le retrouver dans ce projet a été pour moi une évidence. Xavier a toujours été très attentif aux dédicataires de ses travaux, et, ici comme ailleurs, nous avons avancé main dans la main.» Ce qui,

par temps de pandémie, a nécessité des procédés qui sont certes légion dans les musiques actuelles, mais qui demeurent plutôt rares dans le domaine du classique: l'échange d'enregistrements courts, sous forme de fichiers MP3. Ces allers-retours numériques ont permis de confronter en temps quasi réel les intentions du compositeur et le rendu de l'interprète. Ils ont donné lieu à des ajustements et ont effacé les incompréhensions. «C'est indéniable, ce dialogue à distance n'aurait jamais pu avoir lieu, note Estelle Revaz. Il n'empêche, le contact direct m'a beaucoup manqué durant cette phase de l'élaboration du disque.»

### Une résidence de grand luxe

Il y a, enfin, une trame dissimulée entre les œuvres gravées ici. Elle se rattache à l'Orchestre de chambre de Genève et à son chef Arie van Beek, dont l'engagement musical et la finesse font écho au jeu passionné de la violoncelliste. La formation a été durant deux saisons un nid, un lieu de résidence pour l'interprète. Cette expérience, suspendue par la pandémie, elle est en passe de se clore. Depuis ses débuts, lors de la saison 2017-2018, Estelle Revaz a pu étoffer son bagage et multiplier les rencontres. «Jamais je n'aurais pu me confronter à des piliers du répertoire signés par Brahms, Haydn ou Carl Philipp Emanuel Bach si je n'étais pas passée par cette expérience. Et difficilement j'aurais côtoyé des pièces contemporaines aussi. Ce fut vraiment le grand luxe, surtout si je pense aux confrontations avec les musiciens de l'orchestre et aux échanges riches, et parfois vifs, avec le chef Arie van Beek.»

«Journey to Geneva» Pièces de Frank Martin et Xavier Dayer, avec Estelle Revaz (violoncelle), l'Orchestre de Chambre de Genève, Arie van Beek (dir.), Solo Musica



Avec «Journey to Geneva», Estelle Revaz marque l'épilogue de sa résidence au sein de l'Orchestre de chambre de Genève, qui a débuté durant la saison 2017-2018. PUCCIARELLI

## Chick Corea, comme un piano en Espagne

S'il brillait sur son penchant latin, le pianiste, décédé mardi, a écumé toutes les catégories, des plus délicates aux plus échevelées.

### Boris Senff

L'époque où l'industrie discographique commençait à solder des compilations, l'un de mes premiers achats aura été une collection de titres électriques de Chick Corea, principalement des morceaux de «Return To Forever», groupe que le pianiste formait au début des années 70 avec le bassiste Stanley Clarke, le saxophoniste Joe Farrell, la chanteuse Flora Purim et le percussionniste Airto Moreira. Outre que ce disque a contribué à user mon premier lecteur CD, l'anecdote indique assez que le jazz fusion aura été la porte d'entrée principale de l'œuvre du pianiste - décédé mardi d'une forme rare de cancer à l'âge de 79 ans -

pour bon nombre de mélomanes. Le musicien, émancipé au Fender Rhodes, s'était lancé dans cette aventure aux côtés de Miles Davis, participant dans ce style à tous les principaux enregistrements du trompettiste.

À cette époque, même s'il n'avait pas encore 30 ans, Chick Corea évoluait déjà dans le milieu en instrumentiste confirmé. Il avait déjà collaboré avec Stan Getz, souffleur avec lequel il partageait un penchant jamais démenti pour les variations latines. Ce fils prodige d'un trompettiste de Dixieland fréquentait le clavier depuis l'âge de 4 ans, apprenant la batterie dans la foulée (ce qui explique en partie son intérêt pour un jeu percussif). À 18 ans, il déménagea dans son Massachusetts natal pour New York. Cab Calloway lui donne son premier engagement professionnel important, mais c'est - déjà - dans les teintes latines qu'il évolue principalement, jouant avec Herbie Mann, Willie Bobo ou Mongo Santamaría.

Ses plus grands succès ne font pas mystère de ce penchant qui marque toute sa carrière, ce que soit le titre «Spain», devenu un standard, ou son double album «My Spanish Heart» (1976), ouvert par le très remuant «Love Castle». Il y a encore



2017: Chick Corea live en Pologne. BORIS SENFF

deux ans, pour son retour au Montreux Jazz, festival qu'il a visité une bonne vingtaine de fois en groupe ou en solo, le pianiste, amaigri mais très dynamique, enflammait le Jazz Club avec son Spanish Herbie Band. Le directeur Mathieu Jaton se souvient d'un «Chick [qui] était l'incarnation de ce que le festival a toujours prôné, un jazz ouvert, surprenant, ultracréatif.»

La fusion, la latinité n'épuisaient évidemment pas les formes de son art. Brillant en duo (avec le vibraphoniste Gary Burton par exemple) mais aussi en solo (d'innombrables enregistrements en témoignent, comme son «Portraits» de 2014), intéressé un temps par les hardiesses du free (avec le groupe Circle et le bassiste Dave Holland) mais aussi par la musique dite savante (de Mozart à Bartok - il aurait dû venir jouer à Lausanne avec l'OCL en juin dans un programme autour de Gershwin), le pianiste symbolisait le musicien à la curiosité et à l'étendue d'action infinies qui pouvait tout faire mais ne faisait que ce qu'il voulait.

### Joies de la spontanéité

Porté par une infatigable exubérance l'encourageant à sauter les frontières et explorer tous les territoires musicaux, Chick Corea devait probablement cette faculté à un travail assidu qu'il faisait facilement oublier en concert. Sa prestation de 2015 à Montreux, en duo avec Herbie Hancock, le trahissait: là où son illustre mais très brouillon collègue multipliait les sorties de route gênantes,

Corea cherchait à retrouver un canevas qu'il avait certainement esquissé avec soin au préalable... L'érudition, la technique, au service des joies de la spontanéité.

Le pianiste restera comme l'un des acteurs incontournables d'une épopée fusion où le jazz s'affranchissait de toutes limites en propulsant ses acquis dans l'hyperespace. On ne dira jamais assez que cette révolution se produisait à une époque où non seulement les drogues ouvraient de nouvelles dimensions mais aussi où la science-fiction prenait un essor inédit - le saxophoniste Wayne Shorter en a toujours été friand. De son côté, Chick Corea avait aussi trouvé, dès la fin des années 60, un exutoire dans la science-fiction, dont il était, comme beaucoup d'autres Américains du «show-biz», un adhérent fidèle, dialoguant avec son fondateur L. Ron Hubbard et participant même à l'un de ses projets musicaux, «Space Jazz: The Soundtrack of the Book Battlefield Earth». Difficile de savoir quelle a pu être l'influence de cette mouvance sur sa musique, qui suffisait largement à lui conférer une aura multidimensionnelle.

# Voix et chapitres

## Biographie

Le symboliste Albert Schmidt inspire un beau livre illustré

Albert Schmidt a son «beau livre» paru récemment chez Slatkine. Tant mieux pour ceux qui le connaissent et ceux qui le découvrent. À la fois figure marquante de la peinture genevoise du XX<sup>e</sup> siècle et chef d'entreprise dans le domaine de la gypserie-peinture, cet artiste mérite un tel ouvrage. Trois auteurs se sont partagés la tâche: Anne

Drouglazet, Frédéric Elsig et Christophe Flubacher. La première est conservatrice au Musée Jenisch de Vevey, le deuxième professeur d'histoire de l'art à l'UNIGE et le troisième historien de l'art indépendant. La romancière française Marie-Hélène Lafon s'est chargée de la préface.

Retour en 1917, quand «La Tribune de Genève» du 25 avril commente l'exposition du peintre et de sa femme émailleuse, Berthe Schmidt-Allard, dans une galerie genevoise: «De tous les hodleriens, il est peut-être le seul qui n'ait

été non pas un imitateur mais un continuateur; le seul aussi, sans doute, dont Hodler lui-même ait pu dire: nous sommes de la même famille. Il est en effet impossible de voir l'œuvre d'Albert Schmidt de ne pas penser à celle d'Hodler, et il est cependant aussi impossible de les confondre.» On ne s'étonnera pas qu'au cimetière de Saint-Georges, le monument signalant la tombe du grand artiste mort en 1918 ait été décoré par Albert Schmidt. On y voit une femme en bleu les bras écartés, copie par l'admirateur du maître de ce même personnage dans le tableau «Chant lointain». Le père de Schmidt était un contemporain et ami de Ferdinand. Le jeune Albert a connu et apprécié ses œuvres dès son plus jeune âge. Sa vocation est née à leur contact. Le portrait de David Schmidt, père du peintre, par Hodler, est au Musée d'art et d'histoire (MAH).

Les saisissants autoportraits et portraits qu'Albert a réalisés au sein de sa famille sont présentés dans un chapitre illustré notamment par deux croquis formidables: son père en 1912 mourant, et Hodler en 1918, mort. Ce qui caractérise Schmidt, comme le titre du livre l'indique, c'est son approche du symbolisme, dans des œuvres comme «Le Rêveur» (1912).



«Le Rêveur», tableau du peintre genevois Albert Schmidt réalisé en 1912. ÉDITIONS SLATKINE

«La Source» (1917) ou «Le Rire», qui illustrent le qualificatif «expressif» qui lui est attribué. Surprenante et protéiforme, sa production ne s'arrête pas là. La campagne, les travaux des champs, le lac et la baignade, la montagne lui inspirent des toiles très personnelles, expliquées par Anne Drouglazet et Christophe Flubacher dans l'important chapitre «Lectures d'œuvres». Albert Schmidt meurt un peu oublié en 1970 à l'âge de 87 ans, avant qu'une exposition de ses toiles en 1974 à Genève ne le rappelle au souvenir des amateurs d'art qui guettent désormais le passage de ses tableaux dans les ventes.

### Benjamin Chaix

«Albert Schmidt, un symboliste expressif» Anne Drouglazet, Frédéric Elsig, Christophe Flubacher. Éd. Slatkine, 192 p.

## Biographie

Portrait d'une intrépide

Publié en février 2020, le dernier livre de la Genevoise Laurence Deonna, photoreporter passionnée d'Orient, a eu les ailes coupées par le Covid. Dès la réouverture des librairies, on découvrirait avec «Lira Baiseitova» le portrait d'une lanceuse d'alerte qui n'a pas froid aux yeux. Cette intrépide, amie de l'auteure et réfugiée politique à Genève depuis 2002, est entrée en rébellion contre le gouvernement de son pays, le Kazakhstan - ex-satellite soviétique grand comme cinq fois la France, situé entre la Russie, la Chine, l'Ouzbékistan et le Kirghizistan.

Journaliste, Lira Baiseitova a fondé dans son Karaganga natal un hebdomadaire indépendant osant dénoncer scandales politiques et affaires de corruption, «Respublika 2000». Elle paiera son audace au prix fort: Lira se fait molester par un «gros bras» et en garde aujourd'hui encore les séquelles. Plusieurs membres de sa rédaction disparaissent, victimes d'improbables ac-



Lira Baiseitova. DR

idents. Son frère succombe aux coups dans un train de nuit. Mais le pire reste à venir. Le 16 mai 2002, sa fille Leila, elle aussi journaliste, se voit arrêtée pour recel et consommation de drogue. Elle a 25 ans et un petit garçon. Leila sera retrouvée morte dans sa cellule. Suicide par pendaison, affirment ses geôliers. Ce décès marque pour Lira la fin du combat, dans son pays du moins. Elle se réfugie avec son petit-fils à Genève, où elle vit toujours. **P.Z.**

«Lira Baiseitova. Lanceuse d'alerte» Laurence Deonna Éditions de l'Aire, 142 pages

## Des plumes au poil

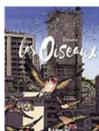
### Romance



L'album BD pour la Saint-Valentin, c'est celui-là. Une histoire d'amour entre une jeune femme et un robot. Avec «Love, love, love», le scénariste Kid Toussaint et le dessinateur Andrés Garrido explorent un univers SF à la «Brazili». Dans leur monde futuriste, les androïdes ont acquis une conscience et des sentiments, après des siècles d'évolution. Pour autant, ils sont tenus par les humains sous le joug de l'obsolescence programmée. On empêche leur mise à jour et on les met sans remords à la casse. Inventive et bien dialoguée, l'histoire de ce couple mixte questionne le concept d'humanité. Le dessin tente l'équilibre manga et les couleurs acidulées sans nuances convaincront les amateurs du genre. **PH.M.**

«Love, love, love» Toussaint et Garrido Éd. Dupuis, 56 p.

### Nature



Troubs a de la chance. À lire son nouvel album, il possède de dialogue avec les oiseaux. Peut-être parce que ce dessinateur sait encore contempler ce que beaucoup ne voient plus. Entre la Dordogne où il réside et le Liban où il a fait plusieurs séjours, il se livre à une réflexion sensible sur l'écologie. Rouges-gorges, corneilles, chardonnerets et autres tourterelles l'accompagnent et justifient son manifeste en faveur d'un équilibre retrouvé avec la nature. Dans la lignée de «Mon voisin Raymond», paru en 2018, il pointe la négligence des hommes envers l'environnement. Car quand il sera trop tard pour les oiseaux, les hommes ne connaîtront plus jamais l'harmonie. **PH.M.**

«Les oiseaux» Troubs Éd. Futuropolis, 88 p.

### Mémoires



Les textes de Philippe Delerm s'avalent comme une cuillère de sirop. Avec un petit goût cul sec de reviens-y sucré, surtout quand l'auteur de «La première gorgée de bière» parle d'enfance. De vieillesse. Ou plutôt de cet âge, le sien, 70 ans, quand se brouille la temporalité du corps et de l'esprit dans une amorce de rêverie. L'habile commerçant d'instantanés intimes évoque Proust, Mozart ou Hulot, se disserte en seifelles littéraires des fragiles amarrés que tend la mémoire. Il confie ses doutes, ça le sauve de l'arrogance. Quand la voix de la sagesse lui souffle de se taire, l'impudent remet du chocolat râpé sur sa tartine beurrée et croit posséder la définition du désir. **CLE**

«La vie en relief» Philippe Delerm Éd. Seuil, 240 p.

### Roman



Marseillais fantaisiste, Jean-Marcel Erre est tombé dans la marmite absurde dès son entrée en littérature. Citoyen adoué de Gro-land, et conscient que la fin du monde aura du retard, cet esprit en constant décalage soigne sa déprime en couchant ses errances dans des journaux intimes déguisés en romans. La sortie de son dernier a tousoté pour cause de Covid, le voici enfin. Sa Bérénice ayant mis les voiles, l'auteur désespère. La consultation de philosophes et du Grand Maître Maloudouoské né lui offre pas plus de consolation que M. Patusse, son copropriétaire si assomant qu'il pousse au crime. Une fois exécuté, que faire du cadavre? C'est exquis. **C.LE**

«Le bonheur est au fond du couloir à gauche» J. M. Erre Éd. Bucher Castel, 182 p.